

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 48.

Prix du numéro, 7 centims. — Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 29 NOVEMBRE 1877

Avis aux Abonnés

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires, doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou : " Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autrement, doit accompagner la demande.

Nos abonnés de Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans le service du journal.

AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désirent faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de L'Opinion depuis sa fondation (1870).

SOMMAIRE

Événements de 37-38 : La bataille de Saint-Denis, par L.-O. David. — La politique, par A. Gélinas. — Le célèbre abbé Liszt. — Mélanges. — Les prisons de Paris sous la Commune (suite). — Revue bibliographique, par Philippe Gillie. — Nos gravures : Salon de 1877 : César ; Une première communion par Pie IX ; Accident de Brantford ; La mère est malade. — Une fille laide (suite). — Échos. — Choses et autres. — Faits divers. — Les femmes. — Le jeu de dames. — Les échecs. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : L'accident de Brantford, Ontario ; Une première communion donnée par Pie IX ; César ; Événements d'Orient ; Enterrement des morts à Plevna ; Assaut de la redoute de Grivitzka ; La Commission des pêcheries.

ÉVÉNEMENTS DE 37-38

La bataille de Saint-Denis

Vendredi dernier, 23 novembre courant, était le quarantième anniversaire de la bataille de Saint-Denis, ce glorieux début d'une insurrection dont le dénouement fut si lugubre.

De tout temps, les peuples ont célébré le souvenir des combats de la liberté, et honoré la mémoire des hommes morts sur le champ de bataille en luttant pour l'indépendance de leur patrie. On peut différer d'opinion sur la sagesse de l'insurrection de 1837, mais on ne peut avoir qu'une voix pour proclamer que les hommes de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Eustache étaient des braves.

Le vingt-deux novembre mil huit cent trente-sept, vers dix heures du soir, le colonel Gore partait de Sorel à la tête de cinq compagnies de fusilliers, d'un détachement de cavalerie avec une pièce de campagne, pour aller à Saint-Charles rejoindre le colonel Wetherall, disperser les patriotes et arrêter leurs chefs. Il avait avec lui le député-shérif, M. Juchereau-Duchesnay, porteur des mandats d'arrestation. Il était en marche depuis environ une demi-heure, lorsque le lieutenant Weir arriva de Montréal par la voie de terre, avec une dépêche à l'adresse du ca-

pitaine Crompton, commandant de la garnison à Sorel.

Comme le capitaine Crompton était parti avec le colonel Gore, le jeune lieutenant monta dans la calèche d'un nommé Lavallée et lui donna ordre de fouetter du côté de Saint-Denis. Ayant pris une autre route que celle suivie par les troupes, il les devança et arriva vers deux heures du matin à Saint-Denis, où il fut fort surpris de ne pas trouver ses gens. Arrêté par des patriotes, il fut conduit auprès du Dr. Nelson, répondit froidement et avec répugnance aux questions qu'on lui posa, et confirma la nouvelle de l'arrivée prochaine des troupes. Le Dr. Nelson le mit sous la garde du Dr. Kimber, ordonna qu'on eût pour lui tous les égards possibles et s'occupa des préparatifs de défense. Il mit son fils Horace et son clerc Dansereau (aujourd'hui le Dr. Dansereau, de Montréal) à faire des balles, eut une longue conversation avec MM. Papineau et O'Callaghan, qui s'étaient réfugiés chez lui depuis plusieurs jours, et monta à cheval, le matin vers six heures, pour faire une reconnaissance sur le chemin de Saint-Ours. Le temps était si sombre qu'il faillit tomber au milieu de l'avant-garde des troupes ; il revint à course de cheval, ordonna de couper les ponts afin de retarder la marche de l'ennemi, et donna partout l'éveil.

Les cloches de l'église, sonnées à toute volée, appelèrent les patriotes au combat.

Ils accoururent, ces braves, de partout, ces Vendéens du Canada, la plupart n'ayant pour armes que des faux, des fourches ou des bâtons ; troupe héroïque où l'on voyait le père avec ses fils, l'enfant à côté du vieillard. Spectacle toujours émouvant du paysan transformé par l'amour de la liberté en soldat, et se battant avec les instruments de son travail, sans s'occuper du nombre de ses ennemis et de la force de leurs armes.

Parmi ces braves, il y en avait peut-être une centaine qui avaient des fusils, des fusils à pierre qui ne portaient pas toujours et ne portaient pas loin. Ceux-là se barricadèrent, la plupart dans le deuxième étage d'une grosse maison en pierre appartenant à Mme St. Germain, et située sur le chemin du roi où les troupes devaient passer ; vingt-cinq à trente dans la distillerie du Dr. Nelson, à quelques pas plus loin, et une dizaine dans un magasin. Ceux qui n'avaient pas de fusil se placèrent à l'abri des murs de l'église ; ils avaient ordre de se ruer sur l'ennemi avec leurs faux et leurs fourches à la première chance qui se présenterait.

Pendant ce temps-là, deux Canadiens-français, faits prisonniers par l'avant-garde des réguliers, apprenaient au colonel Gore qu'il ne passerait pas Saint-Denis sans combattre. Le colonel anglais, vieux militaire décoré à Waterloo, ne pouvant croire à tant d'audace de la part de simples paysans, donna à peine le temps à ses troupes épuisées de se reposer ; il les haranguait, les exhortant à prouver une fois de plus la valeur du soldat anglais, et les engageant à ne pas se laisser faire prisonniers, vu que les paysans ne leur feraient aucun quartier, et les divisant en trois détachements, il leur donnait l'ordre de marcher en avant.

L'une des colonnes se dirigea vers un bois situé à l'est du village, une autre prit le bord de la rivière, et la troisième, la principale, munie d'un canon, reçut ordre de continuer sa route par le chemin royal

et de faire le siège de la maison de madame St. Germain.

Dans ce moment, se passait, à quelques arpents plus loin, un événement tragique et regrettable pour l'honneur des patriotes. Le lieutenant Weir, que quatre hommes conduisaient en wagon au camp de Saint-Charles, apercevant de loin ses gens, crut qu'il pourrait les rejoindre ; il se jeta en bas de la voiture et essaya de se sauver. Ses gardiens, excités par les coups de fusil qui commençaient à se faire entendre, se jetaient sur lui et le tuaient brutalement à coups de sabre.

Il était alors entre neuf et dix heures du matin ; il faisait froid, le temps était sombre, triste. " Un bon temps pour se battre," disaient les patriotes.

De quel côté partirent les premiers coups de fusil ? Il est difficile de le dire, les versions des témoins oculaires diffèrent.

Le Dr. Nelson prétend qu'étant entré dans la maison de madame St. Germain, après une reconnaissance qu'il avait faite sur le chemin de Saint-Ours, il dit aux patriotes : " Mes amis, je ne veux forcer personne à rester avec moi, mais j'espère que ceux qui resteront feront leur devoir bravement. Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite politique, et je suis prêt à faire face à toutes les accusations qui seront légalement et justement portées contre moi, et si on me somme de me remettre entre les mains des autorités, conformément à la loi et aux usages, je me rendrai ; mais je ne permettrai pas qu'on m'arrête comme un malfaiteur, qu'on me traite comme on vient de traiter M. Demaray, et M. Demaray, de St. Jean."

Le brave docteur ajoute qu'il avait à peine fini de parler, qu'un boulet abattit deux Canadiens qui se trouvaient à côté de lui : " Vous voyez, mes amis, s'écria le Dr. Nelson, qu'il faut se battre ; soyez fermes, visez bien, ne vous exposez pas inutilement, et que tout coup porte."

Plusieurs témoins oculaires affirment que les premiers coups de fusil furent tirés de la maison de madame St. Germain et tuèrent deux soldats qui marchaient en avant comme éclaireurs ; d'autres assurent que le premier boulet ne tua personne. Une chose certaine, c'est qu'au commencement de la bataille, un boulet de canon pénétra dans le deuxième étage de la maison de madame St. Germain, passant à travers les patriotes qui y étaient massés, et couvrant de sang et de morceaux de chair et de cervelle les murs et les planchers de la maison, et même les vêtements et la figure des compagnons de ces trois malheureux. Une balle tuait en même temps un nommé Minette, qui s'était montré à l'une des fenêtres.

C'était le baptême de sang de l'insurrection, baptême tragique et douloureux qui frappa de stupeur les patriotes et glaça les fusils dans les mains des plus braves. A ce sentiment de stupeur succédèrent bientôt la colère et l'excitation de la lutte, le besoin de se venger et de se protéger.

Les soldats anglais, certains que la lutte serait l'affaire d'un moment, le temps de lancer une dizaine de boulets et une trentaine de coups de fusil, se battaient à découvert et s'avançaient avec une insouciance dédaigneuse.

Leurs habits rouges offraient aux balles des patriotes d'excellents points de mire qu'elles ne manquèrent pas ; de la distillerie et de la maison de madame St. Ger-

main, ils reçurent une grêle de balles qui les décima ; trois canonniers furent tués l'un après l'autre, la mèche à la main, avant d'avoir pu mettre le feu à l'amorce du canon.

La trouée faite dans le mur de la maison s'élargissait, les pierres tombaient, la situation devenait dangereuse.

" Mes amis, dit Nelson, descendons en bas, nous serons moins en danger." Ils descendirent ; les murs épais du rez-de-chaussée leur faisaient un rempart impénétrable derrière lequel ils purent se battre à l'aise. Nelson, apercevant, vis-à-vis la maison de madame St. Germain, des patriotes qui s'exposaient inutilement aux balles des soldats, envoya C. O. Perrault, son aide-de-camp, leur dire de s'éloigner. Perrault partit aussitôt et reçut, en traversant le chemin, deux balles, dont l'une l'atteignit au talon et l'autre lui passa à travers les intestins. Nelson eut tort de choisir pour accomplir une mission si dangereuse, un homme de la valeur de Perrault.

A midi, les soldats anglais, jugeant à propos de se mettre à l'abri comme les patriotes, s'embusquèrent derrière les clôtures, des piles de bois de corde et une grange.

Ainsi retranchés, à quelques pas de la maison de madame St. Germain, ils continuèrent à tirer avec plus d'ardeur que jamais ; mais chaque fois qu'un morceau d'habit rouge paraissait à travers les clôtures ou entre les quartiers de bois, ils recevaient une balle. L'habileté des patriotes et la précision de leur tir les découragèrent, les exaspéraient.

Parmi ceux dont les balles faisaient le plus de ravages, citons les patriotes Lafloche, Bourdages, Pagé, capt. Blanchard, Dupont, père du député de Bagot, et Al-laire.

Le père Lafloche, un vieux chasseur, était dans la maison de madame St. Germain ; quelques instants avant la bataille, il récita son chapelet ; lorsqu'il aperçut les troupes, il étendit le bras de leur côté et leur cria à tue-tête : " Hue-donc ! " En un clin-d'œil, une balle partait de son fusil et tuait l'un des deux éclaireurs envoyés en avant.

M. David Bourdages est fils du célèbre patriote et membre de l'ancienne Chambre d'Assemblée. Il était, lui aussi, dans la maison de madame St. Germain ; il avait à côté de lui deux jeunes gens qui chargeaient des fusils et les lui passaient ; il tirait, et presque chaque coup portait. Son sang-froid et sa bravoure étaient admirables. Après avoir tiré presque sans interruption pendant deux heures, vers midi, il alluma tranquillement sa pipe et recommença à tirer en fumant.

M. Bourdages vit encore ; c'est un vieillard plein de vigueur.

M. Pagé est un riche marchand de Saint-Denis, connu vingt lieues à la ronde. Lorsqu'il partit le matin pour le combat, sa femme eut l'idée de lui faire une cuirasse ; elle lui mit sur la poitrine une main de papier. M. Pagé doit à cette bonne idée l'avantage de vivre encore. Dans la mêlée, une balle laboura en passant de gauche à droite la main de papier qu'il avait sur la poitrine et s'arrêta à la quatorzième feuille.

Le capt. Blanchard, ancien voltigeur de De Salaberry, faisait charger des fusils comme M. Bourdages et tirait. Un autre voltigeur couché dans un guérêt, à quel-